

Une *chapka* vers la liberté

Anjeza-Marilena Dilo

Flaubert disait que « voyager rend modeste. Vous voyez quelle petite place vous occupez dans le monde ». Mon grand-père disait : « si tu voyages en Russie, tu as déjà vu le monde ». Mais pourquoi la Russie, demandais-je. Vous voyez, mon grand-père était militaire au pays des aigles, à l'époque du dernier communisme en Europe. Il était militaire en Albanie sous Enver Hoxha. Donc, son grand rêve était d'aller en Russie. Mais comme, pendant les années 1960, l'Albanie s'est éloignée de Moscou et s'est tournée vers la Chine de Mao, le rêve de mon grand-père n'a pas pu s'accomplir. Il a quand même voyagé en Grèce et plus précisément il est arrivé deux jours avant le carnaval. Malheureusement c'était moi qui devais aller le récupérer à la station de bus. Je vous dis malheureusement, parce que quand je l'ai vu, j'avais si honte que j'aurais voulu être à cent pieds sous terre. Mon grand-père est un grand amateur de cravates. Avec la cravate jaune que je lui avais achetée à Paris, sa collection des cravates s'élevait à quarante-cinq. Et ce-jour là, il portait sa cravate jaune. Ce n'était pas sa cravate qui me donnait envie disparaître cent pieds sous terre mais plutôt cette « *chapka* » russe qu'il portait sur sa tête. « Dis donc, tu es bien festif, tout prêt pour le carnaval ! » je lui ai dit.

Quand j'étais petite et que je lui rendais visite en Albanie, je me souviens qu'il portait souvent ce chapeau en hiver et l'enlevait seulement en allant se coucher. Pour lui, ce chapeau marron en fourrure était sa manière de s'échapper de son enfer, l'enfer du communisme, autrement dit, l'enfer d'un État qui n'était pas communiste du tout et qui finalement s'est dirigé vers la dictature du prolétariat. Mon grand-père n'avait pas choisi d'y vivre, mais il y était obligé, surtout à cause de son métier. D'ailleurs, même s'il n'avait pas encore voyagé en Russie, il savait dès le début qu'il n'occupait qu'une petite place dans le monde. Donc, en portant la « *chapka* », il avait l'impression d'être plus grand dans ce monde et de pouvoir fuir son enfer. Et c'était à moi cette fois de descendre dans mon propre enfer et de découvrir la place que j'occupais dans notre monde. Un monde dans lequel comme mon grand-père, je n'avais pas choisi de vivre.



En ayant en tête le mythe antique d'Orphée qui est descendu aux enfers pour chercher Eurydice, moi aussi je suis descendue jusqu'aux enfers pour trouver des réponses à mes questions. Mais qui voulais-je chercher ? Mon Eurydice n'était ni Linda B. qui s'est suicidée en pleine dictature du prolétariat en Albanie comme l'évoque Kadaré¹ dans son roman *L'Entravée*, ni comme dans *l'Ultime Humiliation* de Galanaki² le père de Tirésia qui avait disparu à l'époque de la dictature des colonels en Grèce, et qu'elle chercha quelques années plus tard en pleine crise économique dans le sous-sol de ce cinéma athénien. Eurydice c'était moi. Orphée aussi. Orphée était le moi du présent qui voulait ramener dans le monde des vivants Eurydice qui était le moi du passé, parce que le moi du passé gardait en vie le moi du présent et qu'il était important que le moi du présent reste en vie avec l'aide du moi du passé.

Quelle folie ! Bienvenue en enfer ! Et comment s'en sortir ? En réalité, je n'avais pas vécu la dictature du prolétariat comme mon grand-père mais j'ai été vivante pendant plusieurs malheurs du monde pour lesquels j'avais l'impression que moi aussi j'étais coupable. Le terrorisme aux États-Unis, la guerre en Iraq, la Palestine, la guerre en Syrie, la crise économique grecque, la crise des migrants et encore d'autres malheurs. Encore et encore ! La crise grecque et la crise des migrants, surtout, je les avais vécues profondément. Mais je n'en pouvais plus, je ne pouvais pas respirer, j'avais l'impression de me noyer. Cet enfer m'étouffait. Le moment était venu de quitter mon pays, d'échapper à mon enfer.

Sauf qu'en quittant mon pays et en arrivant en France, oh ! excusez-moi, pas en France mais en Bretagne, je me suis rendu compte que j'entrais dans un autre enfer. Les attentats, la loi travail, et surtout le « νόστος », cette nostalgie de mon pays m'ont conduite à y retourner. Quelle connerie j'avais faite ! Pouvez-vous imaginer qu'alors que je me sentais étrangère en Bretagne, en retournant en Grèce je me suis sentie complètement étrangère ? Pouvez-vous imaginer la raison pour laquelle j'avais l'impression d'être une étrangère dans mon propre pays ? Le moi du passé avait disparu. Le moi du présent était en deuil. Le chaos total !

J'ai quitté encore une fois mon pays, je suis retournée encore une fois en Bretagne, et les malheurs du monde ne se sont pas arrêtés, des malheurs partout encore et encore. De la nostalgie pour mon pays encore et encore. Dites-moi, ne vivons-nous dans un cercle vicieux sans fin ? Voilà ma plus grande peur, je vous présente mon enfer, le cercle vicieux sans fin. Pour cette raison, moi aussi, j'occupe une petite place dans notre monde. Et vous aussi. Mon grand-père avec sa « chapka » moche que je déteste énormément, s'est sorti de son enfer. C'est donc à nous de nous en sortir !

¹ Ismail Kadaré, écrivain albanais émigré en France en 1990. Il est considéré comme l'écrivain national de son pays et un des grands écrivains européens du XXe siècle. Connue pour son œuvre contre le totalitarisme, il mélange l'antiquité et la modernité en utilisant des mythes antiques et des légendes balkaniques.

² Rhéa Galanaki, écrivaine grecque, pionnière du roman historique. Son œuvre comporte des sujets comme la féminité, sa ville natale, la crise grecque, ainsi que des questions politiques et sociales.

Quoi qu'il en soit, c'est l'Ithaque qui compte. Je ne me réfère absolument pas à l'*Odyssee* d'Homère, car Ulysse attendait désespérément d'y rentrer. Je me réfère à l'*Ithaque* du fameux poète grec Cavafy³. Parce que finalement, en paraphrasant Cavafy : « nous ne devons pas craindre ni les Lestrygons, ni les Cyclopes, ni la colère de Neptune. Nous ne les rencontrerons pas si nous ne les portons en nous-mêmes. Souhaitons que le chemin soit long. Ithaque nous a donné le beau voyage. Même si nous la trouvons pauvre, Ithaque ne nous a pas trompés. » Parce qu'en un mot, Ithaque nous a donné la chance de voyager.



@Theodora Batsi

³ Constantin Cavafy, poète grec né à Alexandrie en Égypte et l'un des poètes les plus célèbres de la Grèce moderne, n'a été connu qu'après sa mort. Son œuvre est considérée comme ayant amené, la première, la modernité poétique en Grèce.